

gance peut porter la manie des nouveautés, elle se promet d'y renoncer, et reconnut qu'on peut sans doute, quand on est jeune et jolie, faire quelque sacrifice à la mode; mais que cette divinité des belles est si capricieuse et si passagère, qu'on est bien dupe de se mettre pour elle à la gêne, d'altérer sa santé, de braver le ridicule et d'exposer sa vie.

LA PETITE GOUVERNANTE.

Monsieur d'Horicourt, ancien banquier, avait marié sa fille à Saint-Alme, jeune homme de qualité qu'il avait distingué dans ses bureaux, tant par son travail que par l'élévation de son âme, et dont il avait pris plaisir à réparer les malheurs. Ce mariage fut aussi heureux que l'avait prévu ce tendre père. Goûts assortis, caractères analogues; opulence et beauté du côté de la jeune femme;

me; talens, franchise et amabilité du côté de son époux: tout était réuni pour assurer leur bonheur mutuel, en même temps que celui de M. d'Horicourt. Un doux fruit de cet hymen vint en doubler le charme. Une fille reçut le jour à la satisfaction de cette heureuse famille, et particulièrement de son aïeul qui voulut lui donner le premier baiser, et la nomma Lilia.

Mais peu de mois après la naissance de cet enfant chéri, le sort parut se lasser de toutes les faveurs qu'il avait répandues sur M. d'Horicourt. Une partie de sa fortune lui fut enlevée par de nombreuses banqueroutes: son gendre qu'il aimait tant à surnommer son fils adoptif, et qui devait lui succéder dans sa brillante et honorable carrière, succomba aux tourmens d'une maladie douloureuse causée par excès de travail. Cet aimable et intéressant jeune homme mourut avant d'avoir entendu Lilia lui donner le doux nom de père. Il ne cessait de la tenir dans ses bras, de recommander à M. d'Horicourt d'être son guide, son appui, de protéger son

son existence. En vain sa jeune épouse, suppliante, les mains tendues vers le ciel, et les yeux noyés de pleurs, invoquait la Providence pour la conservation d'un époux-aussi cher; Saint-Alme expira dans ses bras, portant encore un regard sur sa fille; et le nom de Lilia fut le dernier mot qui mourut sur sa bouche.

M. d'Horicourt et sa fille étaient inconsolables de la perte qu'ils avaient faite. Ils ne trouvaient de soulagement à leur peine, qu'en se consolant l'un l'autre, ou plutôt ils ne faisaient que gémir et pleurer ensemble. Lilia, que sa mère allaitait, et qui, chaque jour, devenait plus jolie, était le seul objet qui pût les occuper et faire distraction à leur douleur. Cette charmante petite avait continuellement le sourire sur ses lèvres enfantines, la douceur se peignait dans ses yeux; tout semblait annoncer qu'elle réunirait un jour les rares qualités de son père, dont elle était la fidèle image.

Insensiblement elle atteignit sa seconde année; déjà elle balbutiait le nom de sa mère

et

et celui de son aïeul: bientôt après ses facultés morales se développant, ainsi que ses forces physiques, elle marcha seule, commença à répéter quelques mots, quelques phrases; et bientôt son babil aimable et ses grâces naïves augmentèrent le charme répandu sur sa figure. Elle devint aussi remarquable par les premiers épânchemens de son cœur, qu'elle l'était par tous les dons que la nature avait pris plaisir à rassembler en elle.

M. d'Horicourt ne pouvait se rassasier d'admirer et de caresser cet enfant. Il la portait dans les rues, dans les promenades, l'avait presque sans cesse dans son cabinet, la faisait placer à table auprès de lui, coucher dans une pièce voisine de son appartement; Lilia enfin était son trésor, son bonheur et sa vie. Tant de soins et de tendresse dispensaient souvent madame de Saint-Alme, encore jeune et fort belle, de veiller sur sa fille. Elle résolut de sortir de la retraite austère où elle s'était maintenue pendant la première année de son veuvage. Insensiblement elle reparut dans la société, et se mon-

tra

tra dans les cercles brillans qu'elle fréquentait autre-fois, y fixa de nouveau tous les regards par ses talens et par ses charmes; et finit par y faire choix d'un second époux qui semblait lui offrir l'assurance du bonheur, qu'à peine elle avait eu le temps de goûter avec son premier mari.

Celui qui fit rallumer à madame de Saint-Alme les flambeaux d'hyménée, était un capitaine d'artillerie, nommé de Coulanges, homme décoré, dans la force de l'âge et d'un mérite tres-distingué. Ce second mariage fut loin d'être approuvé par M. d'Horcourt: son attachement pour Lilia lui faisait craindre qu'elle ne perdit quelque chose de la tendresse de sa mère, dans le cas où il surviendrait des enfans de cette nouvelle union. Il redoutait aussi, malgré les hautes qualités qui brillaient dans son nouveau gendre, une certaine brusquerie que souvent il laissait échapper dans la conversation, qu'on remarquait dans ses manières, et qui, bien qu'elle fût en quelque sorte l'apanage d'un brave tel que lui, ne laissait pas d'effrayer le bon

M.

M. d'Horicourt sur l'éducation et le sort de sa chère Lilia.

Ses pressentimens n'étaient que trop bien fondés. M. de Coulanges une fois uni à la belle veuve, ne se contraignit plus et donna un libre essor à son caractère fougueux, que seule pouvait dompter l'inaltérable douceur de son épouse. Lilia ne tarda pas à en éprouver les effets. Il faut être père, pour supporter tous les petits caprices des enfans, écouter patiemment leur babil, leurs criaileries; et quoique Lilia fût constamment d'une humeur douce et enjouée, il est néanmoins de ces momens où l'enfance paie sa dette à la nature. Aussi M. de Coulanges, sans jamais se permettre aucun mauvais traitement envers la petite de Saint-Alme, tantôt l'effrayait avec ses moustaches et ses grands yeux noirs, tantôt la faisait sortir de table lorsqu'elle pleurait; tantôt enfin la privait de bonbons et de joujous, dès qu'elle avait fait la moindre chose.

Mais cet officier distingué devint père à son tour; madame de Coulanges n'it au monde

une

une seconde fille qui fut appelée Léontine, et qu'elle voulut allaiter, ainsi qu'elle l'avait fait pour son aînée, afin qu'elle lui fût également chère, et que son mari ne pût jamais lui reprocher la moindre préférence.

Ce fut alors que M. de Coulanges éprouva tout le tendre intérêt qu'inspire l'enfance. Chaque jour, et à tout moment, on voyait ce brave militaire, ce redoutable capitaine d'artillerie, porter à son col sa petite Léontine, la bercer dans ses bras pour l'empêcher de crier, la promener à la lisière, afin d'essayer ses premiers pas; prévenir tous ses désirs, se soumettre à tous ses caprices, en un mot devenir son esclave le plus soumis.

Lilia se ressentit de ces doux épanchemens du capitaine: elle éprouva moins de vivacités de sa part, essuya moins de remontrances; et, comme cet adorable enfant était d'une douceur angélique, elle parvint peu à peu à s'attirer la bienveillance, à gagner l'amitié de son beau-père. Ce qui surtout avait séduit ce dernier, c'étaient les soins tendres et multipliés de Lilia pour sa petite sœur. M. de

Cou-

Coulanges ne pouvait s'empêcher d'être ému de ce touchant spectacle; et lorsqu'il partit pour les armées, et fit ses adieux à sa famille, il prit sa belle-fille dans ses bras, et lui donna, pour la première fois, un baiser qui mouilla les yeux de cette aimable petite, et lui fit dire, avec la douce ingénuité qui la caractérisait: «Oh! le bon baiser! il vaut presque ceux de grand-papa.»

Deux ans se passèrent, pendant lesquels M. de Coulanges fit les premières guerres d'Allemagne. Il s'y distingua par de tels prodiges de valeur, qu'il fut nommé colonel sur le champ de bataille. La paix étant signée, il revint à Paris revoir sa belle épouse qu'il adorait, et sa chère Léontine, qui entra alors dans sa quatrième année, et dont le babil que son père prit pour de l'esprit, la méchanceté qu'il qualifia d'espièglerie, et la jalousie qu'il dit être du caractère ravirent le colonel qui jamais n'avait vu, di-ait-il, d'enfant plus surprenant ni plus aimable.

Cependant, malgré toute la prévention paternelle, M. de Coulanges ne pouvait s'empêcher

pécher de trouver Lilia, alors âgée de sept ans, bien plus jolie que Léontine. Autant l'une avait l'air dur, fier et dédaigneux, autant l'autre portait sur sa physionomie l'empreinte de la douceur et de la gentillesse: autant la première fatiguait, harcelait les domestiques par son exigence et ses caprices, autant la seconde se conciliait tous les cœurs par ses prévenances et son aménité. On redoutait, on supportait Léontine: on recherchait, on adorait Lilia.

Cette préférence exprimée sans cesse par tous les gens de la maison et par les amis même de M. de Coulanges, fit naître dans son cœur une jalousie qui peu à peu détruisit l'attachement que l'aimable Lilia l'avait forcé de lui accorder. Comme l'homme le plus sensé cesse d'être conséquent lorsqu'il est aveuglé par un sentiment particulier, il soutint que la grâce naïve de cet enfant n'était que le germe de la coquetterie; que son aménité n'était que de la fadeur, ses prévenances, de l'hypocrisie, ses progrès, un simple effet de mémoire: enfin tout ce que Lilia réunis-

réunissait pour plaire, ne devait, selon lui, que la faire détester.

Tant d'injustice révoltait le bon M. d'Horcourt qui, quoiqu'avancé en âge et atteint de quelques infirmités de la vieillesse, avait conservé une vivacité et une chaleur d'âme qui lui faisaient défendre sa petite-fille avec le ton et l'autorité d'un chef de famille.

La guerre recommença avec l'Allemagne; le colonel de Coulanges fut encore obligé de se séparer de son épouse et de sa fille: il partit cette fois sans donner à Lilia le *bon baiser*, et fut absent près de deux ans. Il fit de nouveaux prodiges de valeur, et contribua si glorieusement au gain d'une bataille décisive, qu'il fut promu au grade de général, et décoré du grand aigle de la légion d'Honneur, avec une dotation considérable.

Léontine entraît alors dans sa neuvième année, et Lilia dans sa douzième. La première, au retour de son père, devenu l'un des généraux les plus célèbres, conçut tant d'orgueil à la vue de ses hautes marques
dis-

distinctives, qu'elle se crut au-dessus de sa sœur. Il n'y avait pas de jour, pas d'instant, qu'elle ne lui fit sentir cette prétendue supériorité, la traitant de simple fille de financier, de petite bourgeoise. Lilia ne répondait à toutes ses insultes que par le silence et la résignation; mais dans les belles réunions qui avaient lieu chez M. de Coulanges, dans les cercles, dans les promenades, elle était vengée par le public qui s'empressait de la préférer hautement à son orgueilleuse sœur.

Le général s'en apercevait souvent: et soit aveuglement d'un père, soit brusquerie naturelle, il faisait quelquefois payer à la pauvre Lilia ses nombreux avantages, en lui faisant endurer mille humiliations qui ne faisaient qu'intimider cette charmante orpheline, mais qui la conduisaient nécessairement à se montrer encore plus tendre et plus intéressante.

Un jour il s'éleva à son égard une vive dispute entre le général et son beau-père. Celui-ci faisait à son gendre des reproches mérités sur

sur son injustice envers Lilia. M. de Coulanges s'emporta avec excès, et finit par déclarer qu'il était maître chez lui. . . . «C'est me dire, reprit le vieillard, que je ne suis plus chez moi, et je profiterai de l'avis.» Dès le lendemain donc, M. d'Horcourt, malgré les excuses du général sur son emportement, malgré les vives instances de sa fille, et surtout les larmes de Lilia inconsolable de se séparer de son grand-père, quitta l'hôtel qu'ils habitaient ensemble, et se retira dans une petite maison de campagne qu'il avait à Soisy-sous-Etiolle, sur les bords de la Seine. Comme sa fortune était modique, et que sa fierté l'empêchait de rien recevoir de ses enfans, il ne se fit accompagner que de Marguerite, vieille cuisinière à son service depuis trente ans, et qui jamais ne voulut quitter son ancien maître.

Le général fut ravi au fond de l'âme d'être débarrassé de ce censeur austère : madame de Coulanges, éblouie par le tourbillon du grand monde, et craignant sur toutes choses de déplaire à son mari, se sépara de son

son père avec résignation. Léontine, que son aïeul morigénait assez souvent, fut enchantée de son éloignement; il n'y eut que Lilia, et Germain, valet-de-chambre du général, qui furent véritablement sensibles au départ de M. d'Horicourt.

Madame de Coulanges envoya d'abord assez souvent savoir des nouvelles de son père. Le général, qui eut avec lui une explication très-vive en se séparant, jura qu'il ne reverrait de sa vie ce vieillard grondeur et inflexible. Au bout de quelque temps, madame de Coulanges députa encore plusieurs fois Germain auprès de son père; et finit par laisser passer des mois entiers sans remplir ce devoir, non par une indifférence coupable, mais par un oubli involontaire, effet ordinaire du tourbillon du grand monde où elle vivait. M. d'Horicourt fut profondément blessé de cet oubli; mais ce qui acheva d'ulcérer ce vieillard, c'est qu'au bout de quelques mois de séjour à Soisy, ayant demandé qu'on laissât Lilia venir passer une semaine avec lui, le général s'y opposa, et

sa timide épouse n'eut pas le courage de lui résister. Ce refus indigna tellement M. d'Horicourt, qu'il fit à son gendre et à sa fille la défense positive de jamais paraître devant lui, leur déclarant que leur présence troublerait sa paisible retraite.

Le général, dont le fond du cœur était excellent, et qui cachait, sous la brusquerie et l'entêtement d'un brave habitué à commander, les qualités d'un honnête homme, fut sincèrement affligé de cette rupture. Il employa tous les moyens de regagner l'estime et l'amitié de M. d'Horicourt; mais ce vieillard, qui n'était ni moins susceptible, ni peut-être moins entêté que le général, se refusa à toutes les propositions que lui fit ce dernier, et ne retourna plus à Paris.

Six ans s'écoulèrent sans que ce chef de famille voulût communiquer avec ses enfans. Soit fierté, soit obstination, il fut sourd à leurs instances, et sut braver jusqu'au désir qu'il avait de revoir sa chère Lilia, alors âgée de dix-sept ans. Ses traits avaient pris une régularité qui la rendait plus belle encore: sa
crois-

croissance entièrement développée, avait donné à sa taille une élégance, à son maintien une dignité, enfin à toute sa personne un éclat si ravissant, qu'on ne pouvait la voir sans l'admirer, l'entendre sans être ému, la connaître sans l'aimer. Il n'en était pas de même de Léontine; petite et d'une taille hasardée, elle était sans grâce, et n'avait aucun charme. Sa figure était commune; le seul sentiment qui se peignait sur ses traits, était l'orgueil que lui inspirait le rang de son père, dont elle avait toute la brusquerie, sans en avoir les qualités.

Aussi, lorsque les deux sœurs paraissaient ensemble dans les cercles, on offrait presque toujours à Lilia des hommages et des félicitations, tandis qu'à peine s'apercevait-on que Léontine fût présente. Naturellement méchante et jalouse, elle s'en plaignit à son père: celui-ci, craignant que tous les avantages qui brillaient dans Lilia, ne fissent trop souffrir sa sœur, et surtout ne nuisissent à son établissement, résolut de mettre cette belle et aimable orpheline dans une pension éloignée

éloignée de Paris, où elle resterait jusqu'après le mariage de Léontine. La faible et vaine madame de Coulanges y consentit; et le bon Germain fut chargé en secret de chercher une pension convenable, et d'y conduire Lilia, qu'il irait visiter chaque semaine, pour lui procurer tout ce qui pourrait adoucir son exil.

Ce bon et franc Picard allait, de temps à autre, savoir des nouvelles de M. d'Horicourt, et toujours il lui remettait une lettre de Lilia. C'était la seule dont le vieillard consentit à recevoir des marques de tendresse. Dans le dernier voyage qu'avait fait Germain à Soisy, M. d'Horicourt le chargea de lui procurer une petite gouvernante de quinze à seize ans, qui pût soulager la vieille Marguerite dans ses travaux, et surtout se conformer à son humeur parfois acariâtre. Germain fit part de cette demande à Lilia qui aussitôt conçut un projet digne de son amour pour son grand-père, et de l'élévation de son âme. Elle proposa à Germain de la présenter comme sa nièce, ou sa filleule, à M.
d'Hori-

d'Horicourt, auprès duquel elle resterait en qualité de petite gouvernante, pendant que sa mère et son beau-père la croiraient dans la pension qu'il était chargé de lui procurer. Cette aimable orpheline ne songeait qu'au bonheur de revoir son aieul, de le servir, de le soigner, de porter adroitement dans son cœur toutes les consolations dont il avait besoin. «Tu annonceras à mon beau-père, disait-elle à Germain, que tu as trouvé une pension dans une petite ville aux environs de Paris; et au lieu de m'y conduire, tu me présenteras sous le nom de Javotte, et dans un costume analogue, chez mon grand-père qui ne pourra me reconnaître; car depuis qu'il s'est séparé de nous, je suis grandie au moins de la tête, ma voix est tout-à-fait changée, et avec un petit accent villageois que je prendrai, je suis sûre de tromper jusqu'à la vieille Marguerite elle-même. Tandis qu'on me croira reléguée dans une maison d'éducation bien triste, bien maussade, je servirai le digne vieillard qui m'est si cher, je l'amuserai par mon babil, le distrairai par
mes

mes chansonnettes, je lui rendrai enfin les soins si tendres qu'il m'a prodigués dans mon enfance. — C'est fort bien imaginé, répartit Germain; mais êtes-vous certaine de pouvoir conserver votre déguisement, de remplir assez bien votre emploi auprès de M. d'Horcourt?.... — Laisse-moi faire, bon Germain; je veux si bien jouer mon rôle, m'acquitter de mon devoir avec tant de zèle et d'adresse, que l'on raffolera de Javotte; et si le ciel seconde mes desseins.... Mais je ne puis t'en dire davantage pour l'instant: arrange tout ainsi que nous sommes convenus; et songe à me conduire sous peu de jours à Soisy.»

Germain s'acquitta promptement, et avec exactitude, de ce que lui avait recommandé sa jeune maîtresse: il annonça qu'il mènerait quand on voudrait la jeune exilée dans une pension à Pontoise. Lilia feignit d'être attristée de se séparer de sa mère et de sa sœur, partit un matin avec le fidèle valet-de-chambre, fut aussitôt avec lui se revêtir, dans une auberge, du costume nécessaire au rôle qu'elle

qu'elle allait jouer, et se rendit à Soisy-sous-Etiolle, où Germain la présenta, ainsi qu'il avait été convenu.

M. d'Horcourt, à qui Germain avait annoncé la *petite Gouvernante* comme sa parente, et douée de toutes les qualités requises, ne la reconnut aucunement; mais dès le premier abord sa figure plut au vieillard, ainsi qu'à la bonne Marguerite. Lilia avait pris un air si naïf et en même temps si villageois, qu'il était impossible qu'on découvrit, sous cette enveloppe, la jeune demoiselle la plus timide, la mieux élevée et la plus accomplie. « Ah! c'est de vous qu'on m'a parlé, lui dit M. d'Horcourt, en la regardant avec intérêt! soyez la bien-venue, ma belle enfant! — Elle est donc orpheline? dit la vieille Marguerite. — Hélas! oui, ma bonne dame: c'est c'qui fait qu'feu mes père et mère étions morts. — D'où êtes-vous? demanda M. d'Horcourt. — Du village d'Asnières, tout vis-à-vis l'bac. — Et c'est ici votre première condition? — Oh! mon Dieu oui, mon bon Monsieur. — Mais savez-vous coudre, filer,

filer, tricoter, savonner? demanda Marguerite avec volubilité. — Ma fine, vous en demandez trop long à la fois, lui répondit en riant Lilia; mais c'que je n'saurai pas je l'apprendrai d'vous; car vous m'avez l'air d'être une brave et habile dame....» Ce petit compliment dérida Marguerite, qui prévit dès lors que la *petite Gouvernante* pourrait se courber à toutes ses volontés. «C'n'est pas, ajouta Lilia, plus naïvement encore, qu'mon parrain n'm'ait prévenue que vous étiez un tantinet quinteuse, grondeuse; mais j'tâch'rons d'vous égayer. C'est qu'telle qu'vous m'voyez, je rions et j'chantons toujours. — Tant mieux, dit M. d'Horcourt; cela me réjouira, me rafraîchira les idées. Savez-vous, dit-il à Marguerite, qu'elle est tout-à-fait jolie? — I' m' disient ça dans not' village, reprit Lilia; mais, comme dit not' bon pasteur, la beauté de d'sus n'est rien; c'est celle de d'dans qu'est tout. — C'est bien, très-bien, répétait tout bas la vieille gouvernante: des principes, des mœurs, de la religion; allons, allons, j'en ferai quelque chose....» Germain, qui riait sous cape
des

des naïvetés aimables de Lilia, lui fit à son tour un long sermon sur les devoirs qu'elle avait à remplir, lui faisant observer qu'il avait répondu d'elle, et qu'il espérait bien qu'elle ne le compromettrait pas. Il la recommanda aux bontés de Monsieur, à l'indulgence de Marguerite, et retourna vite à Paris, faire accroire à monsieur et madame de Coulanges qu'il avait déposé Lilia dans la maison de Pontoise, où elle annonçait devoir s'accoutumer très facilement.

Voilà donc la *petite Gouvernante* installée chez son grand-père. Elle n'eut pas de peine à s'y faire remarquer par son adresse et son intelligence. Marguerite était ravie des secours nombreux qu'elle lui prodiguait; M. d'Horcourt ne pouvait s'empêcher d'être ému, surpris des tendres soins de Javotte. Il avait à peine le temps de désirer, qu'aussitôt il était satisfait. Jamais, disait-il, on n'avait mieux fait son thé, son café, son chocolat. Jamais, ajoutait de son côté la vieille Marguerite, on n'avait préparé ses différens légumes plus proprement, savonné ses bonnets ronds

fonds avec plus de soin, mieux repris les trous qui s'y trouvaient en si grand nombre; et surtout jamais on ne lui avait acheté de meilleur tabac. Lilia n'éprouvait pas moins de plaisir qu'eux. Elle était si heureuse, quand son grand-père s'appuyait sur son bras, lui passait la main sous le menton, lui faisait chanter des chansonnettes, et s'endormait sous les arbres de son jardin, au récit de ses contes de grand'mère!

Un jour que M. d'Horicourt s'était livré au sommeil sur un petit banc de bois, au fond de son jardin, pendant que Lilia bêchait et arrosait les fleurs qui se trouvaient auprès, elle ne put résister au plaisir d'embrasser son grand-père. Il y avait si long-temps qu'elle n'avait eu ce bonheur! Les baisers nombreux qu'elle avait reçus de lui dans son enfance, se présentaient avec tant de charmes à sa pensée! sa figure encore fraîche, ombragée de cheveux blancs, était si ravissante!.... Elle s'avance donc vers le banc avec précaution, se lève sur la pointe du pied; et, le col tendu, retenant sa respiration, elle pose

doucement ses lèvres sur le front vénérable du vieillard.

M. d'Horcourt se réveille en sursaut; Lilia sans doute avait appuyé le baiser plus fort qu'elle ne le pensait. Aussitôt la *petite Gouvernante* saisit un rateau, un arrosoir, et s'éloigne, afin de dissiper tout soupçon. «Oh! c'est singulier, dit le vieillard en se frottant les yeux, il y a long-temps que je n'éprouvai une pareille sensation. — Qu'a donc Monsieur? lui demanda Lilia en s'approchant; est-ce qu'il se trouverait incommodé? — Non, non... bien au contraire, ma petite.... J'ai cru.... j'ai senti!... Ce que c'est que l'illusion d'un songe! — Qu'est-ce que monsieur a donc senti? — Figure-toi, Javotte, que j'ai rêvé que j'étais à Paris au milieu de mes enfans.... — Eh ben, c'est bon signe; mais ça vaudrait encore mieux si c'était pour tout d'bon. — Je me croyais dans leurs bras; mon cœur était épanoui. — J crois ben: c'n'est qu' parmi les siens qu'on est heureux. — J'ai cru.... vraiment il me semble la voir encore.... j'ai cru que ma chère

Lilia

Lilia me donnait un baiser.... mais un baiser si doux!.... Il a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. — Eh! quoi qu'c'est que c'te Lilia! dit la *petite Gouvernante*, en cachant avec peine son émotion. — C'est ma petite-fille, répondit M. d'Horicourt en soupirant; figure-toi un ange de beauté, la taille, la grâce la plus séduisante, et avec cela une douceur, une délicatesse, une bonté! — Pardine, elle est d'vo'sang: voyez l'beau miracle! — Voilà près de six ans que je ne l'ai vue: oui, depuis le vingt-et-un mars mil huit cent trois. — Eh! pourquoi ça donc? — Ses parens l'en empêchent. — Ses parens! Est-c'que Monsieur n'est rien pour elle? Y a-t-il rien d'plus proche et d'plus cher au monde qu'un grand père? J'en ai un aussi, moi.... et j'sentons qu'si l'on voulait m'empêcher d'aller l'voir..... j'saurais si ben faire, qu'je m'approcherions de lui.... oui, tout près de lui. — Qui croirait que c'est sa mère qui s'y oppose? Que ma fille elle-même.... — Vo't fille! ça n'est pas possible; elle n'est donc pas sa maîtresse?.... Elle a peut-être un

mari qui vous la mène tambour-battant
Une pauvre femme, en pareil cas, est plus à plaindre qu'à blâmer et, sans la connaître, j'mettrais ma main au feu, voyez-vous, qu'la fille du bon M. d'Horicourt n'a jamais oublié son père faut si peu d'chose pour brouiller des familles! ça s'voit souvent au village, et encore plus parmi vous autres riches Mais v'là l'soleil couché tout-à-fait, et l'serein commence à tomber: ça pourrait vous incommoder, rentrons, Monsieur; prenez mon bras, et souvenez-vous ben qu'un père comme vous ne peut pas être abandonné Non, non, in'peut pas être abandonné»

En parlant ainsi, la *petite Gouvernante* aide M. d'Horicourt à regagner son habitation; et toutes les fois que la conversation tombait sur madame de Coulanges, Lilia, déguisant son émotion sous un langage rustique et la gaieté la plus franche, défendait sa mère avec succès, et finit par persuader à M. d'Horicourt qu'elle n'était coupable que de faiblesse envers un époux brusque et despote.

Six mois s'étaient écoulés depuis que la *petite Gouvernante* était auprès de son aïeul: M. d'Horcourt et la vieille Marguerite en raffolaient. Elle n'était pas moins aimée dans tout le village de Soisy. On n'y parlait que de la gentillesse et surtout de l'honnêteté de la *petite Gouvernante*. Le fils du bedeau, le maître d'école lui-même, et jusqu'au neveu du percepteur des contributions, la demandèrent en mariage à plusieurs reprises; mais Germain, consulté par M. d'Horcourt, comme le parent et le tuteur de la jeune orpheline, refusait avec dignité de donner son consentement à toutes ces propositions, quelque'avantageuses qu'elles fussent. Javotte, de son côté, qui s'amusait beaucoup de ces brillantes conquêtes, déclarait qu'elle ne quitterait M. d'Horcourt qu'à la mort; et ce bon vieillard, attendri, charmé, jurait tout bas qu'après Marguerite, la *petite Gouvernante* aurait place dans son testament.

Léontine, qui s'était habituée aisément à l'absence de sa sœur, atteignit sa seizième année. Le haut rang, de son père, la faveur

dont

dont il jouissait auprès du monarque, et l'immense fortune qu'il accumulait chaque jour, ne tardèrent pas à attirer à la jeune personne de partis nombreux; comme elle se trouvait débarrassée, par l'éloignement de Lilia, d'une comparaison qui ne lui eût été que très-défavorable, elle fut recherchée par un militaire d'un grade supérieur, qui avait servi sous les ordres de son père; enfin le mariage fut arrêté. Madame de Coulanges crut que, dans une semblable circonstance, elle ne pouvait s'empêcher de faire sortir Lilia de sa pension de Pontoise, par où cette dernière faisait parvenir ses lettres à sa mère. D'après l'aveu du général, qui ne craignait plus de nuire à sa fille dont le sort était décidé, le bon Germain eut ordre d'aller chercher Lilia et de l'amener à l'hôtel, mais la veille du mariage seulement, pour repartir le surlendemain: telle était la volonté de M. de Coulanges. Le fidèle valet-de-chambre courut aussitôt à Soisy, porter cette nouvelle à la *petite Gouvernante*, qui, après avoir demandé trois jours à son maître, pour assister,

disait-

disait-elle, au mariage de sa sœur, se rendit à Paris, le soir, ainsi qu'il avait été ordonné. Elle revit sa mère et Léontine, à qui elle prodigua mille caresses, et son beau-père le général. Celui-ci remarqua, avec une secrète satisfaction, que le teint de Lilia n'était plus aussi éclatant de blancheur, et que même elle avait perdu, loin du grand monde, quelque chose de cette grâce ravissante et de cette aisance qui la faisaient tant remarquer avant son départ.

Le lendemain fut célébré le mariage de Léontine; tout ce qu'il y avait de plus élevé, de plus respectable parmi les officiers-généraux, se trouvait à cette superbe et nombreuse réunion. La mariée, quoique petite et assez laide, était surchargée de tant d'ornemens, et couverte de diamans si beaux et si artistement arrangés, que d'abord tous les yeux se portèrent sur elle; mais dès que Lilia parut, les regards se tournèrent de son côté, et s'y attachèrent. La simplicité de sa toilette ne faisait qu'ajouter encore à l'éclat de ses charmes. On ne vit plus qu'elle, on
ne

ne s'occupa plus que d'elle. «Je ne savais pas, lui dit le marié, en l'abordant avec surprise et émotion, que j'aurais l'avantage d'avoir une sœur aussi belle. — Si vous faites le bonheur de Léontine, répondit modestement Lilia, croyez qu'il me sera doux, Monsieur, de vous appeler mon frère. — Mais pourquoi donc, étant l'aînée, dit étourdiment un jeune page de l'Empereur, et surtout aussi belle, mademoiselle votre sœur se marie-t-elle avant vous? — C'est qu'on cherche toujours pour sa femme celle qui réunit le plus de qualités, répondit encore Lilia; prenant alors une main de la mariée, et la pressant sur son cœur, elle ajouta: Ma sœur me connaît assez, pour savoir que n'en suis pas jalouse.»

Pendant toute la fête on ne fit qu'admirer Lilia, que l'entourer d'hommages. Des couplets qu'on lui fit chanter aux nouveaux époux prouvèrent qu'elle joignait à la voix la plus brillante, une sensibilité profonde: dans la danse qui suivit le banquet, elle ravit par sa grâce, sa candeur et sa légèreté. C'était à
qui,

qui, de tous les braves dont elle était environnée, serait son chevalier. Madame de Coulanges recevait, sur sa fille aînée, les plus douces félicitations, et plusieurs officiers, frères d'armes du général, le sollicitèrent de leur faire obtenir la main de sa belle-fille; mais la modeste et prudente Lilia s'aperçut aisément, au milieu de tant de succès, qu'ils excitaient l'envie de Léontine. Sous la couronne de l'hymen et les pierreries de toute espèce dont elle était ornée, elle était loin de produire le même effet que sa sœur sous la parure la plus simple. Aussi, dès le lendemain matin, le général, à qui sa fille avait fait part de sa souffrance, obtint de son épouse que Lilia retournerait à sa pension de Pontoise: Je crains, disait-il, que cette jeune personne, qui ne peut prétendre à un établissement semblable à celui de Léontine, ne prenne, dans les fêtes qui doivent suivre ce mariage, des idées de grandeur et des goûts d'ostentation qui ne pourraient que lui nuire et faire son malheur....» La trop confiante madame de Coulanges se rendit à ces raisons

sans la moindre observation; et Germain, sous prétexte de reconduire la pauvre orpheline à Pontoise, l'accompagna à Soisy, où, sous le nom et les simples habits de la *petite Gouvernante*, elle reprit auprès de son grand-père ses occupations chéries, qui lui offraient plus de bonheur que la pompe et tout l'éclat du riche hôtel de son beau-père.

«Eh bien! Javotte, lui dit M. d'Horcourt, t'es-tu bien amusée aux noces de ta sœur?— Ma fine, Monsieur, queuq' plaisir qu'y ayons pu prendre, je m'trouvons encore mieux avec vous. — Si j'avais voulu, reprit le vieillard, j'aurais assisté de même à un mariage qui s'est fait hier dans ma famille. Une de mes petites-filles a épousé un colonel de Chasseurs, et l'on m'a fait instance sur instance; mais la conduite du général envers moi, la coupable faiblesse de ma fille, son indifférence pour son père, son injustice révoltante pour ma chère Lilia qu'ils m'ont refusée, qu'ils ont bannie de leur présence, tout met une barrière éternelle entre nous; je ne les reverrai jamais . . . non, jamais.»

La

La *petite Gouvernante* employa de nouveau tout l'empire que ses soins touchans et sa gentillesse lui donnaient sur l'esprit du vieillard irascible, pour le calmer, et surtout pour dissiper ses préventions contre sa fille. Peu à peu elle détruisit dans l'ame de son aïeul une partie de son aversion pour le général de Coulanges, et profita d'une occasion favorable que le hasard lui présenta, pour tenter une entrevue qu'elle projetait depuis long-temps, et dont le résultat, en comblant le plus cher de ses vœux, devait l'indemniser de tout ce qu'elle avait souffert.

Elle apprit, par Germain, que les nouveaux mariés devaient aller, avec leurs familles respectives, à un retour de noces que leur donnait un parent du général, au château de Morsan, près Corbeil, et qu'ils devaient s'y rendre tel jour et à telle heure, par le grand chemin qui borde la Seine et se trouve au bas du beau parc de Petit-Bourg, lequel est en face du village de Soisy. Lilia, qui regarda cet événement comme un coup du ciel, ne négligea rien pour en profiter. Elle

solli-

sollicita donc M. d'Horicourt, qui depuis quelques mois ne s'était pas senti de sa goutte., de venir se promener dans ce même parc de Petit-Bourg, si justement renommé; il ne fallait pour cela que traverser la Seine qui coule au bas du village. Javotte mit tant d'empressement à l'exécution de ce projet; elle promit à son vieux maître de le conduire si doucement, de le faire asseoir avec tant de précaution et si souvent, en un mot d'avoir si grand soin de lui, que M. d'Horicourt ne put résister aux instances de la *petite Gouvernante*. Le jour convenu, s'étant paré de ses plus riches habits, et ayant arrangé lui-même les beaux cheveux blancs qui couronnaient sa tête vénérable, il prit le bras de Javotte, qui égaya la promenade par tant de folies et de naïvetés, que ce digne vieillard ne put s'empêcher d'avouer que depuis long-temps il n'avait été aussi heureux, et ne s'était aussi bien porté.

Arrivés sur les bords de la Seine, ils la passèrent en bateau, firent leur entrée dans le parc de Petit-Bourg, dont le garde leur
ouvrit

ouvrit la grille, et visitèrent les principaux sites de ce lieu ravissant. Lilia, qui s'était fait informer à peu près de l'heure à laquelle passerait le général de Coulanges et sa brillante escorte, s'arrangea de manière à revenir avec son aïeul sur le grand chemin, au moment favorable. En effet, à peine M. d'Horricourt sortait-il du parc de Petit-Bourg, qu'il aperçut sur la grande route un gros nuage de poussière, et bientôt après il entendit le bruit de plusieurs voitures. Javotte lui proposa d'attendre un instant pour voir défilér ce cortège: le vieillard y consentit, s'imaginant que c'était quelque grand seigneur ou peut-être le monarque lui-même qui parcourait ce beau pays; mais à peine la voiture de devant, attelée de quatre chevaux, fut-elle vis-à-vis de M. d'Horricourt, que ces cris perçans vinrent frapper son oreille: «Dieux! c'est mon père!... Arrêtez!... arrêtez!...» A ces mots la portière s'ouvre, et madame de Coulanges s'élançant vers le vieillard, se précipite dans ses bras et le couvre de baisers. «Quoi c'est vous! lui dit

M.

M. d'Horicourt, cherchant à se soustraire aux caresses de sa fille: comment avez-vous pu me reconnaître? il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus! — Ah! mon père, répondit madame de Coulanges, respirant à peine, daignez me pardonner; n'empoisonnez pas un des plus heureux momens de ma vie!...» Et en achevant ces paroles, elle redoublait de caresses. Pendant ce temps le général avait mis pied à terre avec sa fille et son gendre, ainsi que toutes les personnes qui remplissaient trois voitures à la suite de la première. Il joint ses instances à celles de madame de Coulanges; présente au vieillard Léontine et son époux; fait hautement l'aveu de ses torts, exprime combien il en a souffert, saisit une main de M. d'Horicourt, la pose sur son cœur, et lui dit, avec la plus vive émotion: «Votre place n'a cessé d'être là: pourquoi refuseriez-vous de la reprendre? — Que vois-je? s'écria Léontine, en apercevant Lilia qui cherchait à se dérober à tous les regards, je ne me trompe point: c'est ma sœur, oui, c'est elle-même.—

Com-

Comment! reprit le vieillard ému malgré lui, ma petite Gouvernante serait?... — Ma Lilia, s'écria à son tour madame de Coulanges, en la reconnaissant: Oui, c'est ma fille. Ah! je vois clair maintenant, que je fus injuste, et qu'elle est bien vengée! — Ainsi donc, reprit M. d'Horicourt, tandis que vous m'abandonniez, elle me prodiguait sa tendresse; tandis que vous l'exiliez de votre riche hôtel, que vous la priviez de tous les plaisirs de son âge, elle mettait tout son bonheur à me distraire de mes chagrins, à soulager mes maux, à vous excuser auprès de moi! Si vous saviez avec quelle chaleur d'âme, avec quelle adresse elle prenait votre défense! Si vous saviez de quelle naïveté touchante, de quel aimable enjouement elle a su se couvrir pour n'être auprès de moi qu'une *petite Gouvernante!*.... Ma Lilia! créature céleste! comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi? — En vous réconciliant avec ma mère, s'écria-t-elle; voilà mon unique but, voilà ma plus douce récompense. — Non, non, reprit le vieillard inflexible, un oubli si cruel,

un

un semblable abandon — Ne furent qu'involontaires, répartit vivement Lilia. Grâce! grâce toute entière! et si ma mère fut coupable, ne l'apprenez pas à ses enfans».

Ce dernier trait pénétra jusqu'au fond du cœur de M. d'Horcourt: il ne put résister à l'élan généreux de *la petite Gouvernante*; et tendant ses bras paternels, il y pressa tour à tour sa fille, son gendre, Léontine et son époux. Madame de Coulanges y retrouva le bonheur qu'elle désirait depuis si long-temps; les jeunes mariés, le consentement à leur union. Tous les cœurs étaient épanouis, tous les yeux étaient mouillés de pleurs délicieux; le général lui-même ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes qu'il cacha bien vite sous ses moustaches. «Il faut, dit-il, que ce jour soit le plus complet de tous ceux que nous avons consacrés au plaisir...» Et aussitôt il prend son beau-père dans ses bras, le place dans la voiture entre sa femme et Lilia, et les emmène au lieu du rendez-vous, où le récit de cette touchante aventure

ne fit que donner à la fête plus de charme et d'intérêt. Lilia, en cote rouge et en simple petit corset, parut à tous les yeux mille fois plus parée que les femmes élégantes qui s'y trouvaient en grand nombre : tout le monde admirait et fêtait *la petite Gouvernante* : son aïeul et sa mère la citaient comme le modèle de la piété filiale. Le général, trop franc pour cacher son émotion, lui voua l'attachement le plus sincère, et ce fut alors que Lilia, triomphante et satisfaite, offrit la preuve convaincante que, quels que soient les torts de nos parens, nous devons les excuser, les respecter même ; et que le seul moyen de faire cesser leurs injustices, de mettre un terme à leurs rigueurs, c'est de les combattre par la douceur et la résignation.
